

Issu d'une dynastie de vanniers, il a délaissé les paniers pour l'art monumental. En faisant vivre un savoir-faire menacé et un matériau durable, l'œuvre de Tanabe Chikuunsai IV est aussi un manifeste écologiste.

« Il existe de six cents à huit cents variétés de bambou au Japon », indique Tanabe Chikuunsai IV, qui a fait de cette plante le matériau d'un art monumental. Nous sommes à Sakai, dans la région d'Osaka. Dans sa belle maison-atelier bardée de bois sombre, l'artiste, en veste kimono grise et noire, présente en souriant sa dernière œuvre : une coque tressée semblant surgir d'une gangue de terre craquelée et rappelant une ancienne technique de construction.

La famille Tanabe est virtuose du bambou depuis quatre générations. C'est à Osaka qu'est né, peu avant l'ère Meiji (1868-1912), l'art de confectionner des paniers à fleurs imitant les vases chinois et des objets pour la cérémonie du thé. Ils avaient une grande valeur. Chaque vannier affirmait son style. Tanabe Chikuunsai I (1877-1937) aimait par exemple les paniers en forme de bateaux. Son fils et son petit-fils ont continué dans cette voie.

C'est ainsi que Tanabe Chikuunsai IV a appris ce métier dès l'enfance, auprès de ses grands-parents, de son père et de sa mère, laqueuse.

# Fou de bambou

Par Xavier de Jarcy

Mais il a voulu bousculer la tradition. *«Je suis parti étudier dans une école d'arts appliqués, où un professeur de sculpture m'a transmis la joie de créer. Il est possible que mon père se soit posé des questions quand j'ai commencé à réaliser mes premières œuvres, dit-il en riant. Et quand je me suis mis à tresser des éclisses de bambou pour mes sculptures, tous mes professeurs se sont demandé où j'allais. Ça n'avait jamais été fait.»*

En 2001, alors qu'il a 27 ans, un musée lui achète une pièce lors d'une exposition aux États-Unis et le fait connaître. Mais la vannerie de bambou reste à cette époque considérée comme un art décoratif assez confidentiel. En 2009, l'artiste, en plein doute, découvre les sculptures géantes d'Anish Kapoor à la Royal Academy of Arts de Londres. *«J'ai ressenti un choc dans mon corps tout entier. Et je me suis dit que c'était le genre d'art que je voulais créer.»* Il décide de tresser des tourbillons de milliers de tiges. Sa première exposition monumentale a lieu en 2015 en France, au château de La Celle-Saint-Cloud. Une autre suit en 2016, au musée Guimet, à Paris. Puis en 2017, au Metropolitan Museum de New York.

Depuis, Tanabe Chikuunsai IV a signé des pièces allant jusqu'à 10 mètres de hauteur. Il prévoit d'atteindre 30 mètres. Certaines de ces installations sont permanentes, d'autres, destinées notamment à des magasins de mode, sont temporaires et recyclables. *«Quand j'étais étudiant, la production de déchets après chaque exposition me choquait déjà. Avec mes œuvres, il suffit de retirer une éclisse pour que tout se démonte. Sauf les 5% qui se brisent lors de l'opération, tous les brins sont récupérés pour l'installation suivante.»*

Aujourd'hui, Tanabe Chikuunsai IV est un artiste international, représenté par une galerie à Paris (la galerie Mingei-Japanese Arts) et une autre à Bruxelles. Il a transmis son savoir à ses trois enfants, et, dans sa maison-atelier aux dizaines de scies accrochées sur le mur, il enseigne à douze apprentis employant une quinzaine de variétés de bambou, dont le «Queue de phénix». Les tiges sont séchées pendant six mois à deux ans. Avant le tressage, les brins sont fendus et leurs bords poncés. Il faut une dizaine d'années pour maîtriser les techniques de fabrication des paniers, dont l'atelier poursuit la production. Assis sur le tatami, Tanabe Chikuunsai IV construit des sculptures enchevêtrées en plongeant les tiges dans l'eau pour les assouplir. Et, dans son bureau, il dessine ses projets d'installations.

Tanabe Chikuunsai IV reçoit volontiers des pensionnaires de la Villa Kujoyama. Cet établissement, qui accueille des résidences d'artistes, a ouvert en 1992 sur les collines

de Kyoto, à une heure de là. Relevant de l'Institut français, chargé de la politique culturelle de notre pays à l'étranger, la Villa fête cette année dix ans de soutien aux artisans d'art. Elle les accueille en échange du financement de la moitié de son budget par la Fondation Bettencourt-Schueller, qui décerne chaque année un prix pour *«l'intelligence de la main»*. La céramiste franco-américaine Kristin McKirdy, fascinée par la relation des artistes japonais à la nature, vient donc de rendre visite à cet *«artisan d'exception»* et de participer à un workshop. De son côté, Marion Vidal, créatrice de colliers et de bracelets, a appris auprès de lui le tressage, point de départ, peut-être, d'une collection : *«J'ai voulu découvrir une nouvelle matière, pas nécessairement prévue pour les bijoux.»* Quant à la plasticienne Nina Fradet, qui fabrique meubles et sculptures dans un esprit très japonais, elle est venue se perfectionner. *«Tout mon travail repose sur la rencontre entre l'ébénisterie et le tressage du bambou. J'ai aidé Tanabe Chikuunsai IV à préparer une grande installation, et il m'a fait découvrir certaines techniques. C'était une rencontre fabuleuse.»*

Le maître poursuit un rêve : bâtir une tour en bambou de 200 mètres de haut, conçue avec une équipe d'architectes. *«Mais, pour le moment, personne ne m'a proposé de la réaliser»,* avoue-t-il en riant à nouveau. La cinquantaine passée, il aimerait que ce monument symbolise un Japon ayant tissé des liens avec la nature. Sur ce sujet, il reste beaucoup à faire : autrefois largement utilisé, le bambou a été supplanté par le plastique. Et rares sont les Japonais à employer encore des objets rituels pour la cérémonie du thé. Dans les cinq ateliers voisins de celui de Tanabe Chikuunsai IV, où des générations d'artisans ont vécu, la plupart n'ont pas de successeur. L'art de la laque et celui du papier subissent la même désaffection. *«Sans une approche transversale de la création, on ne peut pas continuer à produire. La vraie question est de trouver comment sortir des modes d'expression traditionnels pour préserver ces techniques. Construire des installations, collaborer avec des marques est une manière d'y parvenir en étendant l'univers du bambou.»*

C'est d'autant plus nécessaire que les surfaces cultivées se réduisent à mesure que la demande décroît. Des dix forêts où poussait du bambou noir, il n'en subsiste qu'une, dans la préfecture de Kochi, à près de 300 kilomètres à l'ouest d'Osaka. Les relations tissées par Tanabe Chikuunsai IV avec le producteur local ont permis de la renouveler. Avec ses installations géantes, l'artiste contribue ainsi à la sauvegarde de l'environnement. C'est pourquoi son art est plus actuel que jamais ●

L'installation Godai, ici en 2019 au musée d'Art moderne d'Eskişehir, en Turquie.

